



HAL
open science

Construire la lutte queer en Iran et dans la diaspora d'Iran. Entretien avec Saghi Ghahraman

Mahdis Sadeghipouya, Sahar Aurore Saeidnia

► To cite this version:

Mahdis Sadeghipouya, Sahar Aurore Saeidnia. Construire la lutte queer en Iran et dans la diaspora d'Iran. Entretien avec Saghi Ghahraman. Genre, sexualité & société, 2023, Hors-série n° 4, 10.4000/gss.8030 . halshs-04504907

HAL Id: halshs-04504907

<https://shs.hal.science/halshs-04504907>

Submitted on 14 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Genre, sexualité & société

Hors-série n° 4 | 2023

Minoritaires en Iran

Entretiens

Construire la lutte queer en Iran et dans la diaspora d'Iran. Entretien avec Saghi Ghahraman

Queer activism in Iran and in the Iranian diaspora. Interview with Saghi Ghahraman

MAHDIS SADEGHIPOUYA ET SAHAR AURORE SAEIDNIA

<https://doi.org/10.4000/gss.8030>

Résumés

Français English

Cet entretien revient sur la trajectoire de la poétesse et militante queer Saghi Ghahraman. Elle a fui son Iran natal après avoir été arrêtée pour son engagement dans la section féminine d'une organisation communiste. Elle vit en exil au Canada depuis maintenant trente ans, et s'est affirmée comme porte-parole de la communauté gay, lesbienne et trans iranienne.

This interview examines the life of the queer poet and activist Saghi Ghahraman. She fled her native Iran after being arrested for working with a communist organization's women's branch. She has been living in exile in Canada for three decades and is devoted to providing a voice for the Iranian gay, lesbian, and trans community.

Entrées d'index

Mots-clés : queer, militantisme, poésie, Iran, diaspora

Keywords: queer, militantism, poetry, Iran, diaspora

Texte intégral

- 1 Nous avons eu l'immense plaisir d'interviewer Saghi Ghahraman, entre l'été et l'automne 2022, au sujet de sa trajectoire et de ses activités comme poétesse et militante queer.



Elle se définit dans son blog (<https://saqighahraman.wordpress.com/>) comme « figure contre-révolutionnaire connue pour promouvoir des thématiques immorales », s'appropriant ainsi les termes par lesquels un employé du ministère de la Culture d'Iran

l'avait mise en accusation en 2007. Elle a fui son Iran natal après avoir été arrêtée pour son engagement dans la section féminine d'une organisation communiste. Elle vit en exil au Canada depuis maintenant trente ans, et s'est affirmée comme porte-parole de la communauté gay, lesbienne et trans iranienne. C'est dans ce but qu'elle a cofondé l'IRQO (*Iranian Queer Organization*) en 2007 (dissoute en 2019). Elle a également été rédactrice en chef du journal *Cheraq*, le magazine mensuel en ligne de l'IRQO, et elle coordonne les éditions Gilgamishaan (www.gilgamishaan.com).

Note : Saghi Ghahraman a « volontairement utilisé des termes en accord avec leur temps, afin de donner une image plus claire du passé et du chemin parcouru pour arriver où nous en sommes, à un point où les personnes non binaires ont pris la tête de la communauté LGBTQIA+ iranienne ».

Parcours biographique

Pouvez-vous nous raconter votre parcours en Iran avant et pendant la révolution de 1979, alors jeune citoyenne et militante (peut-être révolutionnaire et gauchiste) ?

Je suis née et j'ai grandi au sein d'un clan issu de la dynastie qajar¹, donc politisé et conscient des dilemmes de la politique, particulièrement habitué et exposé à la corruption, à l'oppression et à l'abus de pouvoir. Au fil des ans, j'ai été nourrie de la littérature classique et moderne qui traitait de la politique à leur époque. Certains de mes parents éloignés ont été emprisonnés ou exilés pour leur opposition au régime des Pahlavi. Adolescente, j'étais consciente mais pas activement engagée. Et surtout, mon oncle était employé dans la Savak², le Service de sécurité et de renseignement iranien, ce qui nous confrontait à des récits de première main d'interrogatoires, de torture, etc. Mon père, officier supérieur dans l'armée, s'est opposé au régime du Shah et à ses innombrables abus de pouvoir. Au lycée, je rédigeais des essais et de la fiction, et j'écrivais furtivement des slogans de protestation sur les tableaux noirs ! La crainte des agents du Shah était omniprésente au lycée, mais à cette époque, ce qui m'intéressait, c'était surtout d'écrire des essais, de la poésie et de la fiction. C'est seulement à l'université et après la révolution que j'ai adhéré à un parti politique et que j'ai commencé à me consacrer à une cause. Je me suis engagée dans le parti Tudeh – le parti communiste d'Iran – et son Organisation des femmes jusqu'à ce que je quitte l'Iran [en 1984].

Comment avez-vous vécu les débuts de la République islamique ?

J'ai rejoint le parti Tudeh pendant la « Révolution culturelle » dans les universités³, quand tou.tes les étudiant.es et les professeur.es ont été renvoyé.es à la maison pendant plus de deux ans. À l'époque, j'étais convaincue que la révolution elle-même était ce qu'il fallait combattre en premier chef. Mais le rapport de forces entre les masses terrorisées et la clique dirigeante au pouvoir était désespérément déséquilibré. Le parti Tudeh, un parti communiste doté d'une longue histoire dans la politique et la littérature iraniennes, de liens étroits avec ce qui s'appelait encore l'URSS, et d'une équipe dirigeante qui était revenue d'exil, semblait une voie tolérante et fiable pour combattre les méfaits que la clique au pouvoir et sa gouvernance secrète ne cessaient de commettre.

J'étais engagée dans l'Organisation des femmes du parti. Nous faisons du porte-à-porte, à une époque où seul.es les femmes et les enfants étaient à la maison, et nous les lancions dans des conversations sur les défis de la vie en ménage, sur l'alphabétisation, les informations, les élections, la guerre en cours avec l'Irak, etc. Dans les hautes sphères de l'Organisation des femmes du Tudeh, les militant.es lisaient et commentaient les livres, les articles, les critiques et les événements du moment. Nous n'avions pas le droit de parler politique ! Les militant.es n'étaient pas censé.es avoir d'autres opinions que celles qui étaient alors publiées et distribuées hebdomadairement. Il en allait de même pour tous les militant.es engagé.es dans un

quelconque mouvement à cette époque. C'est ainsi que les organisations contrôlaient et dirigeaient la grande masse de sympathisant.es qui venaient y adhérer. Cela semblait logique. Mais également étouffant. Il y a une image erronée des militant.es et du militantisme politique pendant ces années que personne ne cherche à dissiper. Cela n'avait rien de glorieux. Rien d'ouvert d'esprit et de tolérant là-dedans, notamment parce que des générations d'Iranien.nes ont vu successivement échouer tous les mouvements sociaux depuis la fin du XIX^e siècle. Même si l'Iran n'a jamais été appelé officiellement « colonie », il a été soumis à une politique coloniale, et les efforts collectifs des organisations ont été avortés et manipulés par la Russie, la Grande-Bretagne et finalement les États-Unis. Ma génération a grandi sous un régime fondé sur un coup d'État et elle a rencontré une révolution organisée. Aucun de nous, dans la société, n'avait la moindre éducation ou formation en politique ou en militantisme. L'histoire du militantisme avant la révolution, et pendant la première décennie qui a suivi, était surtout faite d'idées et de livres restés confidentiels et mal traduits, d'actes de bravoure de milices clandestines, d'isolement, de prison, de torture et d'exécutions. Rien ne peut faire passer directement de la pauvreté économique et culturelle à une vie consciente d'elle-même où l'on peut simplement s'épanouir en tant qu'être humain. La plupart de mes camarades ont perdu la vie en prison ou en sont sortis traumatisé.es, en Iran ou dans la diaspora. L'idée d'un activisme social en Iran, qui remplacerait le militantisme politique, est apparue seulement dans les deux dernières décennies. C'est encore neuf, mais c'est prometteur. Un grand changement par rapport à ce que nous avions auparavant.

Comment se passait votre vie de militante exilée ?

Avec les autres exilé.es au Canada, c'était un terrain totalement différent, un tout autre champ de bataille. Au Canada, je me suis libérée de tout ce qui pouvait barrer mon chemin ou ralentir mon pas. Alors que tout ce que j'aurais pu faire en Turquie signifiait une mort absurde pour moi et pour ma famille, toute forme de mort au Canada serait une manifestation de mon engagement volontaire. Peu de temps après mon arrivée à Toronto, je me suis engagée corps et âme dans une section du parti Tudeh et son Organisation des femmes en exil ; j'ai observé le Parti communiste canadien, j'ai observé les structures de pensée et la façon dont elles me déposaient toutes de mon identité personnelle. J'ai donc abandonné et entamé une guerre sans merci contre les traditions qui remettaient directement et profondément en question mon identité, telle que je la concevais. J'avais pour adversaires les autres exilé.es au Canada, tou.tes les Iranien.nes de la diaspora et, finalement, tou.tes ceux.celles qui me lisaient, m'entendaient ou me rencontraient. À ce stade, j'ai dû faire face à des menaces, des menaces de mort, des attaques, des insultes, l'isolement et plus encore, à la fois de la part de mon mari à la maison et d'autres Iranien.nes à l'extérieur. Je me suis séparée de mon mari un an après mon arrivée à Toronto et nous avons divorcé l'année suivante. Mes enfants ont souffert de ma réputation pendant toute leur enfance et leur adolescence. Pour eux.elles, c'était un traumatisme permanent, partout où iels allaient. C'est entre 1990 et 1995 que j'ai abordé des thématiques qui étaient taboues dans cette culture : le viol conjugal, l'identité de genre, l'attraction homosexuelle, les relations libres et l'usage explicite de mots et d'images qui étaient considérés comme indécentes dans ma poésie et dans ma fiction. J'avais l'impression de jeter une bombe sur la société et la culture à chaque pas que je faisais. La communauté a réagi avec indignation, avec peur, avec haine, non sans une forme de respect et d'amour pour la figure que j'étais. À cette époque, de nombreux.ses militant.es politiques et collectifs littéraires de la diaspora me rejetaient, mais d'autres m'appréciaient, voulaient m'assimiler, s'approprier mon nom. Je ne me suis jamais laissé faire. Je dois ajouter que la diaspora n'était pas exclusivement composée d'exilé.es. Les exilé.es formaient une minorité, alors que la majorité de la diaspora était composée d'immigré.es qui n'étaient pas persécuté.es ni forcé.es de fuir ; dès lors, leur santé mentale, leurs relations avec leur foyer d'origine, leurs ressources financières étaient tout à fait différentes de la condition des véritables exilé.es.

Que signifiait être queer et ensuite militante queer avant et pendant la révolution ? Quelle relation pouvez-vous établir entre votre identification de genre et de sexe et le militantisme politique ? D'autre part, comment cette relation a-t-elle évolué depuis les années 1980 ?

Nous parlons de l'Iran des années 1960-1970. J'avais entendu parler d'homosexualité, d'attirance pour les personnes de même sexe, de personnalités gays et d'amis.es de la famille qui étaient gays ou lesbiennes. Mais la plupart du temps, cela était dit à voix basse, et aussitôt étouffé. Je ne pouvais pas en parler publiquement ou en débattre. Je savais que j'étais différente, mais c'était une impression confuse, que je ne pouvais pas nommer. J'ai toujours été considérée comme « bizarre » (*odd*) dans ma famille, à l'école, par mes amis.es, mais pas comme queer – le terme était inconnu en Iran à l'époque. En ce sens, être « bizarre », cela voulait dire simplement que j'étais solitaire, mais en étant respectée. Cela voulait dire que les autres faisaient preuve de considération et d'écoute à mon égard, mais sans être très chaleureux.es pour autant. Je dois avouer que cela n'était pas sans avantages. Mon identité de genre m'aidait à avoir une perception plus vive de la ségrégation normée des genres, de la représentation littéraire de l'identité féminine, et de la vision misogyne des femmes dans le parti Tudeh. Cela m'a permis de ne pas tomber dans le piège des Droits des femmes, par exemple. Il reste que je connaissais mal toute cette rhétorique. J'agissais par instinct plus qu'en connaissance de cause.

Quand je suis arrivée au Canada en décembre 1987, je me suis immédiatement engagée dans une section du parti Tudeh en exil : je lisais de la documentation en anglais, j'écrivais sur ma représentation confuse de mon identité de genre et de mon orientation sexuelle, j'explorais la vie, je maternais mes enfants, je me renseignais sur les moyens de divorcer sans risque. J'avais intériorisé les peurs que la République islamique d'Iran et mon mari avaient instillées en moi au sujet du divorce. Je dois beaucoup à mon identité de genre pour ces premières années au Canada. Elle a été mon guide et mon mentor personnel. C'est grâce à mon identité de genre que j'ai pu voir des choses, bonnes ou mauvaises, que d'autres membres de la communauté n'ont vues que vingt ans plus tard. Au départ, au Canada, la communauté iranienne et les Canadien.nes me considéraient comme une femme extrêmement moderne. Même s'il s'est avéré quelques années plus tard que je n'étais pas moderne. J'étais queer. Mon interprétation des choses n'était plus la même.

L'exil et la diaspora iranienne

Comme beaucoup d'Iranien.nes qui ont quitté l'Iran depuis les années 1980, vous avez dû parcourir un long itinéraire. Avant d'arriver au Canada, vous avez passé de nombreuses années en Turquie. Pourriez-vous nous en dire plus sur votre expérience dans ce pays ?

C'était en 1984. En Iran, la situation était très différente de ce que la jeune génération en a retenu. La « purification culturelle » faisait rage. Le régime prononçait des interdictions absolues de déplacement et fermait toutes les frontières. Aucun avion, aucun train, aucun bateau ne pouvait quitter le territoire iranien. C'est une époque où un très grand nombre de personnes persécutées ont fui illégalement, au péril de leur vie. Mon mari, mon enfant et moi en avons fait partie. Nous avons fui en passant par les montagnes de la frontière nord-ouest de l'Iran avec la Turquie.

La situation était également difficile en Turquie. La loi martiale était en vigueur. La police turque était tatillonne et violente, et les citoyens étaient encore en état de choc, quoique à une échelle bien moindre que ce qu'on pouvait voir en Iran. Pour de nombreux.es réfugié.es, arriver en Turquie voulait dire se libérer du régime. Pour moi, ce fut l'entrée dans un emprisonnement domestique extrêmement brutal qui a duré jusqu'à notre arrivée au Canada des années plus tard. La première fois que mon mari m'a menacée, c'était quand nous étions à mi-hauteur de la première des cinq montagnes qui nous séparaient du territoire turc. Il m'a dit : « Tu as joué avec la vie de nos deux familles. À partir de maintenant, si tu fais un faux pas, je te ramène personnellement en

Iran et te livre aux douaniers. » J'avais des raisons de croire qu'il en était capable – j'avais consenti à quitter l'Iran à ses côtés de peur qu'il ne me dénonce avant que je ne m'échappe. Il m'a fait cette menace à plusieurs reprises pendant notre séjour en Turquie. La deuxième fois qu'il m'a menacée, c'était un an plus tard, quand je lui ai dit que j'avais décidé de divorcer. Il m'a dit que si je prononçais encore une fois ce mot, il ferait tuer mes parents en Iran et prendre en photo leurs cadavres pour me les montrer. Là encore, j'avais des raisons de croire qu'il en était bien capable.

En plus de cela, nous devions tous les deux cacher bien des détails à la police turque, sans quoi nous risquions d'être expulsés. Les réfugiés n'avaient aucune protection à l'époque, notamment ceux/celles parmi nous qui avaient des liens avec les groupes communistes ou avec les Kurdes. J'étais membre d'un parti communiste ; il était Kurde, il avait grandi dans les montagnes dans une famille qui était à l'avant-garde du combat contre le régime et qui régnait sur les montagnes de la région à l'époque d'Abolhassan Bani Sadr⁴. Nous cachions de nombreux détails à nos voisins. La police demandait aux résidents de tous les quartiers de surveiller les réfugiés qui vivaient dans leur voisinage. Nos lettres personnelles étaient livrées dans des enveloppes ouvertes, notre téléphone était sur écoute. Il n'y avait aucun moyen d'entrer en contact avec d'autres militants, et ce même si je n'avais pas vécu sous le même toit qu'un mari qui abusait de moi psychologiquement et affectivement. Les camarades se croisaient en faisant mine de ne pas se reconnaître. Une fois, j'ai rencontré un compagnon de cellule que mon mari a invité à dîner dans un café. Nous avons tous les deux fait semblant de ne pas nous connaître. Donc, pour en revenir à la question, je n'avais de contact avec aucun.e militant.e en Turquie.

C'est un exemple parmi d'autres de la vie vécue par de nombreuses femmes réfugiées à cette époque en Turquie. Il n'y avait pas de loi pour nous protéger. Nos familles ne pouvaient rien faire de l'autre côté de la frontière. Nous pouvions être violées, tuées ou disparaître sans que personne puisse retrouver notre trace. À cette époque, j'étais terrorisée par mon mari. J'ai consacré toute mon énergie mentale et physique à protéger mes enfants – j'ai donné naissance à ma fille en Turquie – et moi-même jusqu'à notre départ.

Comment cela s'est-il passé au Canada ?

Nous sommes arrivés à Toronto en décembre 1987. J'ai commencé à travailler pour le parti Tudeh et son Organisation pour les femmes dès le premier jour. Parallèlement, je cherchais des moyens d'obtenir le divorce. Une nouvelle fois, mon mari m'a menacée d'enlever mes enfants et de les ramener en Iran dès que je reparlerais de divorce. Des avocats et des policiers m'avaient assuré qu'il en avait la possibilité, étant le père des enfants. Plusieurs Iraniens avaient enlevé leurs enfants et étaient revenus en Iran parce qu'ils ne pouvaient supporter de voir leurs épouses prenant soudain l'ascendant dans la culture et le monde du travail d'Occident. Alors, encore une fois, j'ai pensé qu'il le ferait si j'insistais pour divorcer. Mais au Canada, je ne me sentais pas aussi vulnérable qu'en Turquie. J'ai menacé en retour. La procédure a duré plus de deux ans, et j'ai retrouvé mon indépendance. J'ai quitté le parti et l'Organisation des femmes au même moment. Leur programme pour les droits et la liberté de la femme était une parodie douceâtre de tout ce qui pouvait ressembler à des droits et de la liberté. Je me suis remise à écrire à ce moment-là, après plus de dix ans, convaincue que ma poésie et ma fiction exerceraient une pression vigoureuse contre la bassesse de ma culture et ses tabous.

La communauté iranienne de Toronto, et la diaspora en général, était plutôt jeune, et pas aussi nombreuse qu'aujourd'hui. Les réfugiés au Canada et en Europe étaient surtout des membres ou des sympathisants de mouvements politiques qui avaient quitté l'Iran quand leur mouvement avait été attaqué ou avait perdu de sa légitimité. La plupart de ces divers mouvements marxistes étaient fanatiques dans leurs croyances politiques. Les hommes ne croyaient pas en la liberté des femmes, ils redoutaient le mode de vie occidental, et ils étaient perdus sans leurs leaders politiques. La plupart d'entre eux étaient traumatisés par leur clandestinité ou leur séjour en prison. Leur statut social avait été soudain réduit à néant. Le travail était une autre désillusion,

puisque'ils n'étaient pas embauchés dans les bureaux au niveau auquel ils étaient habitués. Ils aimaient faire des réunions, débattre sur la cause et se lancer dans de longues et futiles conversations. Les femmes avaient une approche entièrement différente. Elles trouvaient leur inspiration dans leur formation gauchiste et se tournaient vers l'enseignement pour adultes et le marché du travail pour mieux s'intégrer dans leur pays hôte, et ainsi bénéficier de ses nombreux avantages pour les nouveaux et nouvelles arrivant.es femmes et enfants – comme cela semblait être le cas à l'époque.

Les Iranien.nes en exil ou en diaspora ont dû tout reprendre à zéro. Les premières émissions de radio en persan, les premiers mensuels en persan, les écoles du dimanche en persan, les lieux de rencontres, les programmes culturels... La communauté essayait de faire face à son traumatisme. Beaucoup de gens se sont suicidés. Beaucoup ont été placés en institution psychiatrique et n'en sont jamais sortis. Beaucoup ont été inculpés et sont restés en prison pendant des années. Beaucoup de maris ont été accusés de violence conjugale, beaucoup d'enfants ont été placés en foyer d'accueil. C'était un véritable chaos, à l'époque. Contrairement à ce que beaucoup pourraient croire, appartenir au camp gauchiste ne voulait pas dire être civilisé.e, ouvert.e d'esprit et tolérant.e. Je dois même reconnaître que ceux.celles qui n'avaient pas de formation gauchiste étaient bien plus ouvert.es à l'idée de liberté, d'égalité et de tolérance. C'est à l'intérieur et à l'encontre de cette communauté au Canada, aux États-Unis et en Europe que j'ai commencé à mener mon combat, et pendant les dix années suivantes, j'ai mené une véritable guerre contre la communauté iranienne en diaspora. Mes idées étaient choquantes pour ce public. J'attaquais constamment tous les aspects du système et je prenais acte des conséquences qui en découlaient. La question du viol conjugal, de l'égalité de genre, des relations libres et de la maternité sans contraintes patriarcales, voilà les sujets que j'abordais et que je défendais, à une époque où de nombreuses femmes iraniennes dans les cercles lettrés niaient que les femmes puissent connaître le plaisir sexuel. Le droit et les institutions du Canada m'ont servi de soutien. Je n'avais alors pas d'amis ou d'environnement amical à part un petit groupe de femmes iraniennes jusqu'en 2008, quand des divergences politiques et l'Iranian Queer Organisation (IRQO) [qu'elle a créée en 2007] ont augmenté la distance entre les Iranien.nes non LGBTQIA+ et moi. Néanmoins, je tiens à dire que j'ai été aimée et respectée en tant que personnalité controversée pendant tout ce temps. J'ai publié quatre recueils de poésie et un recueil de fiction, tenu un blog et écrit sur les réseaux sociaux au sujet de l'identité de genre et l'orientation sexuelle. J'ai publié des photographies de mon corps nu, dans des positions BDSM et en période de menstruations. La communauté iranienne du Canada ne me considérait plus comme un membre de la communauté, mais plutôt comme poétesse et militante indépendante. Le fait est que mes mots ont plus touché l'Iran que les personnes de la diaspora.

Pourquoi avez-vous créé l'IRQO, et quels problèmes y avez-vous rencontrés ?

L'IRQO a été créée au Canada simplement parce qu'il n'était pas possible de créer et faire durer une organisation de cette nature et de ce calibre en Iran. Elle a été créée au Canada parce que les membres fondateurs.trices résidaient au Canada. Je crois que la question la plus importante est de savoir d'abord pourquoi elle a été créée. Pour ce faire, je dois revenir en arrière. Avant l'an 2000, les gays et les femmes transgenres en Iran ont fait un vaste coming out en ligne qui a commencé dans les tchats Yahoo. En 2000, la pratique du blog a été introduite en Iran par Hossein Derakhshan et est devenue le principal espace virtuel pour les hommes gays et les femmes transgenres qui s'en servaient pour interagir, entrer en contact, échanger des informations et s'apporter du soutien. Les lesbiennes et les hommes trans ont suivi peu après, et les bisexuels à leur tour. Les individus intersexes ne recouraient pas à l'espace en ligne pour faire leur coming out. En 2007, quand nous avons décidé de créer l'IRQO, il y avait déjà une cybercommunauté de LGBTQIA+ très active et influente, avec des figures de proue qui ne mâchaient pas leurs mots dans leurs commentaires, leurs publications et leurs échanges en ligne. Ils ont fait du bruit sur des thématiques essentielles pour leur

communauté. Par exemple, quand Persian Blogs – un fournisseur d'espace en ligne – a fermé tous les blogs LGBTQIA+ pour indécence, les blogueurs ont écrit une lettre ouverte de protestation, obligeant le fournisseur à rouvrir leurs blogs une semaine plus tard. Les femmes trans ont également fait du bruit en résistant aux chirurgiens qui pratiquaient la réattribution sexuelle avec des techniques à risque.

Malgré sa force, cette communauté de blogueur.euses était extrêmement vulnérable, et le régime pouvait, à tout moment, soit supprimer leurs sites en ligne, soit les enlever physiquement, les arrêter ou les réduire au silence par le chantage. Personne n'en saurait rien, et personne n'y prêterait attention. Les rapports officiels d'assassinats de gays ou de femmes trans étaient terrifiants. J'ai pensé qu'il leur était crucial d'avoir des contacts avec le monde extérieur, les médias, les organisations de défense des droits humains, et de pouvoir compter sur un soutien solide si nécessaire. Il était impossible d'atteindre directement l'Iran. Alors j'ai créé un réseau de blogueur.euses avec qui je discutais en permanence. C'était absolument essentiel parce que je ne voulais pas m'imposer dans la communauté, ou la mettre en danger en procédant de telle sorte que le régime aurait pu se déchaîner contre ceux.celles qui résidaient dans le pays.

En 2008, quand j'ai inscrit l'IRQO comme une ONG avec deux associés, ma priorité était de garantir un lien solide avec des organisations de défense des droits humains. Mais il y avait une autre raison de faire de l'IRQO une tribune efficace : il s'agissait d'empêcher les médias occidentaux, les tabloïds, les médias intolérants envers les gays et certains militants gays en vue, comme Doug Ireland et Peter Tatchell, de s'emparer de n'importe quelle information sur les gays au Moyen-Orient pour créer du remous et faire finalement plus de tort à la communauté. En outre, le gouvernement américain utilisait la cause des personnes LGBTQIA+ iraniennes comme une arme contre le régime iranien, ce qui a également provoqué plus de torts que de protection.

Un autre enjeu brûlant était la vague d'hommes gays et de femmes trans qui fuyaient en Turquie pour demander le statut de réfugié.e. Le UNHCR (Haut-Commissariat des Nations unies pour les réfugiés) n'était pas très au fait des questions d'orientation sexuelle, d'identité de genre et des cultures locales. La police était impitoyable quand elle avait affaire à des demandeurs d'asile LGBTQIA+. Les gens sur place étaient hostiles. Il y eut des viols et des meurtres à de nombreuses reprises. Le besoin se faisait sentir urgemment d'une organisation qui pût servir d'intermédiaire et de représentant.

Telles étaient mes préoccupations personnelles quand je me suis engagée dans l'IRQO de 2007 à 2019. Pendant cette période, nous avons fait beaucoup plus que ce que nous avions programmé. Nos résultats furent considérables. L'IRQO a obtenu le soutien du UNHCR, d'Amnesty International, de Human Rights Watch, d'organisations de défense des droits des homosexuels, ce qui a été d'une grande aide dans notre travail. Pendant cette période, l'IRQO a proposé plusieurs Examens périodiques universels pour passer au crible les violations des droits de l'homme.

Pendant les quinze années d'activité de l'IRQO, très peu de militant.es LGBTQIA+ de la diaspora étaient disposé.es à faire leur coming out et à s'engager personnellement. En tant qu'organisation, nous devons constamment jongler entre une présence publique et une présence souterraine. Une autre difficulté récurrente à laquelle nous devons faire face était que presque tous les membres de la communauté LGBTQIA+ iranienne souffraient de trouble post-traumatique, de dépendance aux médicaments, de tendances suicidaires, sans compter les lésions physiques provoquées par la chirurgie d'affirmation de genre. Cela voulait dire que certain.es collègues et coéquipier.es pouvaient disparaître avec des symptômes pendant une durée indéterminée.

Tout cela a changé ces dernières années, et désormais il y a beaucoup de militant.es queer en Iran et dans la diaspora. La jeune génération de militant.es queer est en train de combler l'écart, que ce soit dans l'art, la littérature, le journalisme, les médias, la politique, le militantisme lui-même, et ne cesse de sensibiliser davantage le grand public.

Quels sont les principaux changements que vous avez observés sur la scène politique de la diaspora ces dernières décennies ?

Deux changements ont eu des conséquences importantes, à la fois positives et négatives, sur les personnes LGBTQIA+ en Turquie, en Iran, en Afghanistan, en Irak, au Moyen-Orient et en Afrique du Nord. Le premier s'est produit au début des années 2000, quand l'Occident a commencé à tenir compte de la cause LGBTQIA+ dans la région et l'a utilisée comme une arme contre les régimes locaux. Cela a entravé le mouvement en Iran, mais cela a permis aux activités de la diaspora de se développer et de se diffuser à grande échelle, et a encouragé d'autres mouvements d'opposition à ouvrir leurs portes à des thématiques et des personnalités LGBTQIA+. Le second s'est produit à peu près à l'époque où l'Accord sur le nucléaire iranien a été signé (en 2015). Dans la foulée, les lobbies iraniens en Occident se sont renforcés ; avec les nouvelles plateformes conçues pour une communication plus directe, les personnes LGBTQIA+ sont vite sorties des priorités pour les puissances occidentales. Cela s'est passé à peu près en même temps que le Mouvement vert (2009-2010) en Iran, et la répression s'est abattue sur tous les mouvements sociaux pendant les années suivantes. L'écrasement rapide et brutal, par le régime, du Mouvement vert, de la liberté d'expression, de la presse et des réseaux sociaux, a contraint la communauté LGBTQIA+ en Iran à sortir de l'espace numérique à grande échelle pour se retrouver sur WhatsApp, dans des petits groupes par affinités, pour des rencontres et des tchats. Ainsi, la forte présence publique de blogueur.euses gays, transgenres et lesbiennes, qui étaient en train de créer une dynamique favorable à un véritable coming out par leur présence virtuelle, a disparu. C'est seulement depuis deux ans que les voix et les mots des militant.es LGBTQIA+ ont retrouvé leur élan.

Peut-on parler de mouvement LGBTQIA+ ?

Il n'y avait pas d'assise pour un mouvement social en Iran au siècle dernier. C'est seulement pendant les quarante ans du régime islamiste que l'Iran s'est approché d'une dynamique qui aurait pu ouvrir la voie à un mouvement social, mais ces tentatives n'ont donné lieu qu'à une répression permanente.

Dans le cas des personnes LGBTQIA+, nous avons pris l'habitude de parler de « mouvement » pour donner du courage et de l'espoir aux individus. Même si la présence de blogueur.euses et militant.es LGBTQIA+ en ligne était aussi répandue que pour d'autres mouvances sociales, iels n'étaient pas aussi expérimenté.es, éduqué.es, formé.es et connecté.es. En outre, la présence virtuelle n'a pas débouché sur de réelles interactions entre militant.es, n'étant elle-même pas cohérente. N'importe quel pseudonyme pouvait disparaître pour laisser la place à d'autres. Il était difficile de déterminer qui était derrière les blogs, combien de temps ils se poursuivraient, à quel moment ils disparaîtraient. Il était difficile de prévoir quoi que ce soit et de mener à bien ce que l'on avait prévu. L'une des réalisations d'IRQO fut de créer une plateforme stable et cohérente, une base vers laquelle se tourner dans la versatilité incessante des blogs. Ces dernières années également, quand Facebook, Twitter et Instagram ont remplacé les blogs, et en l'absence d'IRQO, ce « non-mouvement » a changé de forme, s'est affaibli à plus d'un titre, et a perdu une bonne part de son poids politique. Mais en contrepartie, des personnalités individuelles qui ne s'intéressent pas à la politisation de la cause LGBTQIA+ ont trouvé des façons subtiles de prendre une place importante dans le paysage de la diaspora, et se sont discrètement fait une place dans d'autres mouvements sociaux. Nous avons affaire à une sorte de « corps » LGBTQIA+ en expansion spontanée et chaotique, qui aspire autant qu'il résiste à la collaboration et aux échanges de perspectives. Entre autres facteurs, cela est dû en partie à la confusion liée à l'extension grandissante des nouvelles définitions, toujours plus nombreuses, de l'identité de genre et des orientations sexuelles, au brouillage des frontières avec l'intersectionnalité, ce qui n'a pas aidé les membres de la communauté à se rassembler sous une définition commune ces dernières années. Cela aura des conséquences profondément positives à l'avenir, mais jusqu'à présent, selon moi, cela a gêné les efforts collectifs quand le besoin d'un sentiment d'appartenance à la communauté se faisait sentir.

Ces dernières années, l'activité LGBTQIA+ est devenue plus risquée en Iran, plus à l'écart de l'idéologie dominante et de ses institutions. Les tentatives isolées de couvrir

les murs et les ponts de slogans LGBTQIA+ ont été associées à Israël et aux États-Unis, plutôt qu'au courage authentique de militant.es LGBTQIA+ isolé.es. Si nous parlons d'une tendance plus courante, on observe une hostilité accrue envers les personnes LGBTQIA+ et leur implication, supposée ou non, dans l'insurrection récente déclenchée par l'assassinat de Mahsa Jina Amini par la police des mœurs iranienne. Les islamistes qui ont pris le pouvoir en 1979 ont fait leurs premiers pas contre la société civile en privant les femmes de leurs droits civiques et les personnes LGBTQIA+ de leurs droits humains. Leur démarche hostile n'était pas une approche idéologique mais un outil, une arme. Ils vont recourir à cette arme maintenant plus que jamais.

Poésie, militantisme et conscience de soi

Vous avez dit : « On ne peut pas segmenter sa vie en tant que poétesse et en tant que personne » (*Poésie du témoignage*, 2016). Comment votre poésie s'est-elle rattachée à votre vie ? Où se situent la poésie et la littérature dans votre vie professionnelle et politique ?

Je considère la poésie comme une partie de mon identité. J'ai commencé très tôt à m'exprimer en écrivant de la poésie. La poésie a été également une part essentielle de mon éducation, comme la politique. Si j'avais vécu à une époque et un endroit différents, j'aurais sans doute, « à l'ancienne », consacré ma vie au militantisme. Mais je serais devenue poétesse malgré tout. Je vois le monde à travers l'écriture de la poésie. Quand je lis ma propre poésie, je la lis comme pour la première fois et j'explore le monde du poème. Je suis en même temps l'écrivaine et le public. C'est ma façon d'être reliée au monde extérieur.

Ma poésie permet à certains aspects de ma vie politique de prendre place dans mon écriture. Le professionnel et le politique viennent tous deux après la poésie.

Nous avons remarqué que vous avez également intégré des concepts queer dans votre poésie ces dernières années. Que pensez-vous de la lecture de votre œuvre par Claudia Yaghoobi⁵, quand elle dit que vous rendez « visible le problème, historiquement impensé et inexprimé, des corps et des voix des femmes voilées iraniennes, en brisant le silence assourdissant autour de la multiplicité des identités de genre et des sexualités » (2021) ?

Quand Dr Yaghoobi a écrit cet article, elle n'avait pas lu mon œuvre antérieure. J'ai publié ma première nouvelle en 1995. La nouvelle, dans laquelle il est indirectement mais clairement fait mention d'une attirance entre deux femmes, a déclenché une vague d'indignation au sein de la communauté iranienne de la diaspora à mon égard. Mes premiers recueils de poésie, publiés de 1998 à 2003, sont remplis d'évocations de l'érotisme queer, ou de critiques du patriarcat dans les interactions rituelles entre les acteur.ices de la culture. Mais ces livres ne sont pas disponibles dans les librairies ni en ligne, donc je ne pense pas qu'elle y ait eu accès.

Roya Hakakian, dans son discours de 1999 à l'IWSF [Congrès international de la Fondation pour les études féminines iraniennes], a défini ma poésie comme « le premier exemple de poésie lesbienne dans la littérature farsi contemporaine ». La même année, Ramin Ahmadi a écrit un article où il interprétait mon œuvre comme « homoérotique ». « Le Miroir », l'un des poèmes de mon deuxième recueil, *La putain est la rédemptrice*, publié en 1999, représente un couple féminin en train de faire l'amour. Dans les autres textes de mes débuts, où il n'est pas fait mention d'une attirance ou d'une rencontre entre deux femmes, le fondement même des normes patriarcales est critiqué, non pas de l'intérieur du système, mais plutôt d'un point de vue queer.

Les concepts de l'érotisme queer sont également une part essentielle de votre poésie. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Dans mes premiers travaux, je faisais un usage inconscient du concept. Ma compréhension de l'amour, des façons de faire l'amour, de l'amitié, du couple, prenait forme à travers de vives ou subtiles métaphores d'interactions homosexuelles. Je représentais également le corps masculin avec des caractéristiques féminines. Je voyais et j'admirais les traits féminins dans le corps masculin et le langage du corps dans ma poésie. J'ai également critiqué la construction du corps et le langage du corps de l'homme et de la femme dans la culture dominante. Mon approche de la maternité, de mes propres enfants, des méthodes toxiques de la parentalité patriarcale, mon approche de tous les sujets est une approche queer. Mes conceptions, mes admirations, mes descriptions, mes critiques et mes combats dans ma poésie et dans ma fiction viennent d'une perspective queer. Je crois qu'il n'y a là rien que de très naturel, et avec le temps mon langage et ma démarche ont gagné en maturité, en lucidité et en détermination.

Comment et pourquoi la maison d'édition Gilgamishaan est-elle née ?

Quelques mois avant le Festival du livre international de Téhéran en 2009, quand les écrivain.es d'Iran ont protesté contre la censure et les livres interdits par le ministère de la Culture et de l'Orientation islamique, Mehdi Hamzad, l'une des figures majeures de la blogosphère persanophone, écrivait : « En tant qu'écrivains gays, nous n'existons pas, et n'avons même pas le privilège de gémir sur la censure. » Ce fut l'étincelle. Alors d'autres blogueur.euses influent.es en Iran et moi en avons discuté et décidé de produire des manuscrits de poésie et de fiction écrits par des blogueur.euses, pour les soumettre à publication chez Afra, l'une des maisons d'édition phares des Iranien.nes exilé.es au Canada. Nous avons créé le blog *Festival du livre iranien LGBT* le même jour que le Festival du livre international de Téhéran, avec environ vingt-cinq titres⁶. Un an plus tard, nous avons décidé de lancer une maison d'édition consacrée exclusivement à des œuvres LGBTQIA+. Hamseresht, la figure majeure des blogueur.euses LGBTQIA+ iraniennes de l'époque, qui avait eu l'idée de créer notre propre maison d'édition numérique, a suggéré le nom de Gilgamishaan, en référence à la première figure mythologique gay, particulièrement célèbre dans la communauté gay pour son histoire d'amour homosexuelle⁷. Gilgamishaan est dirigée et modérée par des bénévoles qui publient, font la mise en page et dessinent les couvertures. Toutes les œuvres sont numérisées et incluses dans les Bibliothèques et Archives Canada. Avec la chronique régulière que nous avons publiée sur *Radio Zamaneh*, un média persanophone populaire et reconnu, basé aux Pays-Bas, ce furent des jalons importants, notamment parce que c'est à travers ces publications que nous avons pu transformer l'image des personnes LGBTQIA+ aux yeux de la majorité. Park-e Dâneshjoo (le Parc des étudiants), qui est un très grand parc au centre de Téhéran et qui a longtemps été le centre de rassemblement et de rencontres LGBTQIA+ en Iran, n'est plus le seul point de référence. Même avec leurs pseudonymes et leurs détours obscurs, ces auteur.ices ont façonné l'image des gays, lesbiennes et transgenres dans les médias dominants et dans les familles.

Notes

1 Toutes les notes sont des interviewers. La dynastie qajar règne sur l'Iran de 1789 à 1925.

2 La Savak est le service de sécurité intérieure et le service de renseignement de l'Iran entre 1957 et 1979, sous le règne de Mohammad Reza Pahlavi.

3 La Révolution culturelle (1980-1983) est instaurée après la révolution iranienne dans le but de purger les universités des influences considérées comme occidentales et non islamiques et d'imposer un nouveau cadre idéologique qui se revendique de l'islam révolutionnaire.

4 Abolhassan Bani Sadr est le premier président de la République islamique, élu au suffrage universel en janvier 1980 et destitué par le Parlement en juin 1981.

5 Claudia Yaghoobi est professeure associée au Roshan Institute et directrice du Center for the Middle East and Islamic Studies à l'université de Caroline du Nord à Chapel Hill. Elle est spécialiste des études iraniennes, des études de genre et de la sexualité, notamment chez les membres des minorités sexuelles, ethniques et religieuses. Elle est l'auteure de *Transnational*

Culture in the Iranian Armenian Diaspora (Édimbourg, Edinburgh University Press, 2023), *Temporary Marriage in Iran: Gender and Body Politics in Modern Persian Literature and Film* (Cambridge, Cambridge University Press, 2020) et *Subjectivity in 'Attār, Persian Sufism and European Mysticism* (Purdue, Purdue University Press, 2017).

6 Le blog est accessible à cette adresse : <http://ketabkhaneh88.blogspot.com>.

7 Gilgamesh est le roi d'Uruk, en Mésopotamie, héros de l'œuvre poétique sumérienne l'*Épopée de Gilgamesh* (écrite vers 2150-1400 AEC).

Pour citer cet article

Référence électronique

Mahdis Sadeghipouya et Sahar Aurore Saeidnia, « Construire la lutte queer en Iran et dans la diaspora d'Iran. Entretien avec Saghi Ghahraman », *Genre, sexualité & société* [En ligne], Hors-série n° 4 | 2023, mis en ligne le 02 mai 2023, consulté le 14 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/gss/8030> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gss.8030>

Auteurs

Mahdis Sadeghipouya

Laboratoire d'études de genre et de sexualité (LEGS – UMR 8238), université Paris 8 Vincennes Saint-Denis
mahdispouya@gmail.com

Articles du même auteur

Des femmes trans sans domicile fixe à Téhéran engagées dans le travail du sexe : des trajectoires d'*outsiders* [Texte intégral]

Homeless transgender women in Tehran engaged in sex work: trajectories of outsiders

Paru dans *Genre, sexualité & société*, Hors-série n° 4 | 2023

Sahar Aurore Saeidnia

Collaboratrice scientifique ULB/REPI-OMAM – chercheuse associée IREMAM
s.saeidnia@gmail.com

Articles du même auteur

Minoritaires en Iran. Décentrer l'analyse des rapports sociaux [Texte intégral]

Minoritizations in Iran. Decentering the analysis of power relations

Paru dans *Genre, sexualité & société*, Hors-série n° 4 | 2023

Les subalternes iraniennes ont-elles besoin d'être sauvées ? Entretien avec Azadeh Kian [Texte intégral]

Do Iranian subalterns need saving? Interview with Azadeh Kian

Paru dans *Genre, sexualité & société*, Hors-série n° 4 | 2023

Organiser le soutien aux mobilisations de 2022-2023 en Iran. Lectures intersectionnelles et internationales [Texte intégral]

Organising support for the 2022-2023 mobilisations in Iran – intersectional and international readings

Paru dans *Genre, sexualité & société*, Hors-série n° 4 | 2023

Droits d'auteur



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.